

L'auresku basque.

En la importante revista musical *S. I. M.*, que se publica en París, encontramos el siguiente trabajo del competente crítico y respetable amigo nuestro D. Francisco Gásque, con cuya reproducción honramos hoy las páginas de la EUSKAL-ERRIA.

L'AURESKU est la danse caractéristique du pays basque. Noble, digne, grave, il présente en ses mouvements tranquilles et mesurés, l'aspect chorégraphique, qui correspond le mieux à la race de mystérieuse origine, qui s'échelonne sur le versant des Pyrénées occidentales.

Imaginez une sorte de ronde, où l'on se tient par la main, en gagnant sans cesse du terrain en avant. Vous aurez l'essentiel de l'auresku et son étymologie même, car *aurre* signifie *avant* dans la langue des basques. Telle est en Provence la farandole, en Bretagne la gavotte, en Asturie la danza prima, et en Castille la ronda, dont les Espagnols ont fait un allegretto sautillant. Telles furent jadis les *karolls* du moyen âge, et les *branles* de la renaissance, formes voisines de tous les divertissements populaires.

Dans nos petites rues, le cercle de la ronde s'est brisé, en serpentant à travers nos vieilles cités. Ainsi sont nées ces danses qu'on appelle parfois *Karrika-dantza* (danse de rue) et dont nous avons ici le représentant traditionnel. Et, la file, en se libérant, s'est individualisée. Un certain symbolisme s'est emparé de cette promenade en musique. Le premier et le dernier élément de cette chaîne humaine, rendus à l'indépendance, ont cherché à briller, à s'émanciper, à montrer leurs talents, et leurs grâces. Une chorégraphie s'est organisée. L'homme

d'avant, le protagoniste *l'auresku* c'est-à-dire celui qui marche en tête lui a donné son nom.

L'actuel *auresku*, dont nous allons donner la description comprend cinq figures, dont trois seulement sont authentiques, les autres devant être considérées comme des appendices modernes. Les photographies que nous présentons ont été prises lors des fêtes de septembre à Azcoitia (1). Elles auraient pu l'être à Guipuzcoa ou ailleurs. Les autorités de notre pays ne dédaignent point nos anciennes traditions, voire même les plus populaires, et le pays basque est peut-être le seul de l'Europe Occidentale où les élus du peuple et les grandes dames fonctionnent ainsi sur la place publique, en présence d'une assistance chaleureuse. Le costume le plus moderne n'a pu modifier ces mœurs séculaires, auxquelles nous tenons tant.

L'auresku s'accompagne d'un modeste orchestre, nommé *tamboril*, qui se compose de flageolets et de tambours. Généralement il y a là trois personnages. Deux d'entre eux possèdent flageolet et tambour, le troisième n'a qu'une caisse. Mais il la bat à deux mains. Ceux-là se nomment *chistulari* et celui-ci *tamborrero*. Des centres importants comme Saint-Sébastien ou Tolosa ont un quatrième *chistular*, dépourvu de tambour et qui forme la basse. Son instrument est naturellement plus gros et se trouve dans le ton de mi bémol.

Des tambours, il n'y a pas grand chose à dire, si ce n'est qu'ils n'ont rien du traditionnel *tambour de basque*. Généralement de petites dimensions (28 centimètres de haut et autant de diamètre), ils se portent suspendus au bras gauche, ou en bandoulière. Les *chistu* au contraire sont des instruments à vent d'un genre désuet, celui des fifres, galoubets, sifflets et flutes à bec. Ils sont coniques, ont une embouchure métallique, et se font en fa, parfois en ré; ils ne possèdent que trois trous (deux sur le dessus, un en dessous). On obtient tous les sons de deux octaves. Mais il faut être habile, car les demi-tons se font en bouchant partiellement les trous, soit même l'orifice de l'instrument. Ce qui revient à dire que la plupart des notes émises par le *chistu* sont plus ou moins fausses. Les *chistulari* sont des gens modestes, contents de leur sort..... et de leur instrument!

Ainsi équipés, les musiciens jouent en duo, tantôt se doublant tan-

(1) En la revista *S. I. M.* aparecen, en efecto, fotografías del *auresku* bailado en las Fiestas Euskaras de Azcoitia.—(N. de la R.)

tôt se dédoublant et marquant fortement les rythmes, d'une baguette agile et sûre. Le chistu tend vers la liberté d'un *rubato* qui deviendrait vite abusif, si le tambour ne le maintenait dans les justes limites de l'art. C'est ce qui rend la transcription des airs du tamboril si difficile en notre notation. La mesure est précise, et pourtant flottante autant que ces deux contraires peuvent s'accorder. Sans parler des variantes véritables qui se rencontrent cà et là, et altèrent la physionomie des morceaux! L'harmonie de ces deux parties est ordinairement nulle, ou si l'on veut elle demeure latente. L'ensemble reste très *hidalgo*.

Un aurreku comprend toujours les mélodies transcrites ici aux numéros 1 et 2. Je dois le premier de ces airs à l'habile transcription qu'en a donné M. Peña y Goñi, de Saint-Sébastien, un grand artiste. J'ai supprimé l'harmonisation, ne laissant que la batterie qui est indispensable.

Le second air me semble plus moderne que l'autre. La mélodie s'y déroule doucement, avec cette allure indisciplinée du chistu, et son maniérisme saccadé. Mais la batterie suit ici, croche pour croche, la mélodie; aussi ne l'ai-je pas indiquée.

La figure 3, réclame toujours l'air dont elle s'accompagne ici. Il est emprunté à la collection Iztueta, imprimée à Saint-Sébastien en 1826, aujourd'hui épuisée, mais devenue classique.

On pourrait encore citer la figure nommée le *pont* sur une mélodie qui servait jadis à la *danse des épés*, et qui suit ordinairement le *défi*.

PREMIÈRE FIGURE

La file pénètre sur la place. Elle se compose exclusivement d'hommes, dont le premier (l'aurreku) et le dernier (l'atzesku) tiennent leurs chapeaux ou leurs bérêts à la main. Ce sont les personnages importants de la danse, ceux qui en limitent et en régulent les ébats. Un tour se fait au pas solennellement, au son du seul tambour qui suit tranquillement le rythme lent et posé des danseurs.

Puis l'aurreku, se met à pirouetter, à gambader montrant toute sa souplesse, et avançant peu à peu, mais sans jamais lâcher la main droite de son suivant, qu'il tient de la main gauche. Ces gambades commencent au moment où, le premier tour fini, le flageolet attaque le motif que voici:

TAMBOUR

FLAGEOLET



SECONDE FIGURE

Le deuxième tour est fini. Aussiôt, quatre danseurs quittent les rangs, et se détachent, pour aller chercher la dame à qui l'on tient à faire honneur. En attendant la file continue sa marche et l'auresku ses pas tandis que la musique attaque cet air:



Les quatre cavaliers reviennent escortant la dame qu'ils placent en face de l'auresku. Ils se retirent, en faisant deus pas en arrière. Et voila pour l'auresku le moment solennel, celui où il va déployer toutes ses grâces, faire ses plus savantes pirouettes..... mais toujours sans

jamais se départir de la dignité qui convient à cette imposante cérémonie. Un dernier saut des deux jambes en avant, un salut auquel la dame répond par une révérence, et la danseuse entre en file. Elle prend la main de ses voisins, ou plutôt, ceux-ci lui tendent un mouchoir impeccable, de manière à éviter tout contact direct.

Même protocole pour l'atzesku et sa cavalière.

Jadis cette mise en scène se répétait pour chaque danseur mais cette pratique monotone a disparu. Aujourd'hui les dames entrent directement en file sans avoir admiré les prouesses de leurs cavaliers. Elles ne dansent pas.

TROISIÈME FIGURE—LE DÉFI



La file se divise en deux moitiés, qui se placent, l'une face à l'autre de telle sorte que l'auresku se trouve en présence de l'atzesku. Ces deux protagonistes font assaut de gambades en s'approchant peu à peu l'un de l'autre, par manière de défi. Ils sont à trois mètres environ lorsqu'ils accomplissent le grand saut qui termine la figure.

Tel est le vieux auresku basque, dont la vitalité s'est maintenue au sein même de nos manifestations officielles. On y trouve l'éternel scénario de l'homme paradant devant la femme, et se faisant agréer par elle, on y reconnaît le goût des rythmes aisés, accompagnant et provoquant les mouvements du corps, plastiques et hygiéniques. Comme toutes les danses qui se rattachent au peuple, l'auresku fait une part d'abord à la collectivité, puis à l'individu. Il réunit, il organise, il met en scène. Sa ronde est devenue promenade sous la conduite d'un chef brillant; la promenade se transforme à son tour en montre, où se distinguent les plus habiles. Et, conformément aux mœurs populaires les hommes seuls se mettent en branle. Le mouvement et l'effort de la danse leur appartient. L'élément féminin n'apparaît que plus tard; il ne prend qu'une très faible part aux ébats de la chorégraphie. Il accompagne, encourage, et suit. Mais sa présence fait naître aussitôt l'émula-

tion; chacun des chainons de cette file se sent l'âme d'un *cavalier seul*, que l'art de la danse va bientôt inspirer. C'est le moment des improvisations personnelles, que le flageolet sournois encourage de ses airs indisciplinés, tandis que le tambour étreint le beau danseur sous le poids de ses rythmes. Puis on se range, pour le défilé. La file primitive est reconstituée. La danse est terminée. L'individu, un moment émancipé par l'attrait de l'éternel féminin a repris sa place; encadré de nouveau, il marche entre ses semblables, là où le conduit la vie!.... N'avais-je pas raison de parler de symbolisme à propos de l'auresku?



«Auresku» en las Fiestas Euskaras de Elgoibar. (1907)

La gravité basque donne à cette figuration un imposant aspect. C'est parfaitement beau. Pourquoi faut-il qu'on veuille intercaler aujourd'hui, avant la fin, l'exotique *fandango*, une variante de la *Jota aragonesa*. Ce mélange d'une danse agitée, violente, est non seulement affreux, mais contraire à tous les intérêts de notre race, si parfaitement

calme en son impassible dignité. Tous les hommes sont frères, c'est entendu. Mais nous avons un patrimoine à conserver, nous avons des traditions locales, qui nous viennent de nos ancêtres. No les détruisons pas. Résistons à l'envahissement des pays voisins dans tout ce qui touche à notre art, notre civilisation, notre goût. Soyons progressistes, c'est évident. Mais n'oublions pas d'être basques avant tout!

F. GÁSCUE

*
* *

A continuación publica un *auresku* tomado de la ópera *Mendi-Mendiyan*, del joven compositor vasco Usandizaga. De este trabajo dice el Sr. Gáscue lo siguiente:

«Ce petit air conserve parfaitement sa saveur locale, tout en témoignant d'une savante technique, dont notre compatriote alla se munir à la Sohola de la rue Saint-Jacques. Remarquons à ce propos, que le majeur dominait autre fois dans la musique basque; il tend aujourd'hui à céder la place au mineur. Faut-il y voir l'influence de la romance du XIX^e siècle, ou celle de l'italianisme, plus ami de la passion que de la gravité?»

